

Ecoutez la chanson bien douce de l'émigré mexicain

Un film sensible et délicat sur la pauvreté

Aqui y Alla

Un homme revient. Il se nomme Pedro, il est mexicain, paysan entre deux âges qui se rêve musicien, il retrouve sa famille après plusieurs années passées aux Etats-Unis. C'est le tout début du film, on ne sait à peu près rien de la situation ni des personnages, et voici que cette figure du retour, se dit-on, est enlevée de très belle manière.

Epurement des plans, économie des dialogues, justesse des acteurs : la délicatesse et la pudeur de ces retrouvailles éclatent à l'écran. L'amour et la résignation de la femme, la joie déconcertée et mutine des fillettes, l'émotion contenue de l'homme, le sentiment de la précarité qui s'exerce sur cette famille : quelque chose ici touche profondément sans qu'on s'explique tout à fait, au fond, ni pourquoi ni comment.

Pedro, muni d'un petit pécule, revient pour rester. Consoler sa femme, reconquérir ses filles, goûter aux joies de la famille, monter un petit orchestre local, se rétablir dans ce village de montagne où est toute sa vie. L'aspiration à ces joies simples, la douceur qui émane de cette famille, la sérénité collective qui les entoure, masquent une tragédie : l'aliénation économique qui pousse des milliers de Mexicains à s'exiler aux Etats-Unis.

Ce film a ceci d'original qu'il ne filme pas, comme beaucoup d'autres, l'aller de ce douloureux voyage, mais son retour, dont on ne sait s'il sera provisoire ou définitif. Cette incertitude est l'enjeu du film. Le drame qui se noue autour de la grossesse de sa femme, l'obligation de régler un traitement onéreux de ses propres deniers, le délitement de la solidarité communautaire que ce drame révèle, l'endettement dans lequel va plonger

Pedro pour monter son orchestre, vont progressivement jeter une ombre inquiétante sur les espoirs entretenus par Pedro.

A cette trame mélodramatique, le cinéaste a l'élégance de n'ajouter aucun pathos. L'art de l'ellipse et le sens du détail, un simple geste et les paroles d'une chanson, lui suffisent à créer l'émotion, avec une dignité qui est à la hauteur de celle dont ses personnages défient leur disgrâce.

Goût de la rencontre

La tension entre idéal et réalité nourrit la fiction d'une œuvre qui reste, par ailleurs, fermement ancrée dans le réel. Les acteurs, non professionnels, y tiennent pour la plupart le même rôle à l'écran que dans la vie. Pedro de Los Santos est bien un musicien, sa femme est bien sa femme, idem pour les villageois. Quant aux péripéties du film, elles sont inspirées de la vie de cet homme, telle que le réalisateur a commencé de la filmer à New York, dans un précédent court-métrage.

Car Antonio Mendez Esparza, l'auteur de ce film d'autant plus remarquable qu'il s'agit d'un premier long-métrage, a, lui aussi, beaucoup voyagé. Né à Madrid, il a vécu et étudié le cinéma aux Etats-Unis, avant de s'installer au Mexique où il a tourné ce film en y suivant Pedro de Los Santos.

Ce goût de la rencontre et cette ouverture au monde l'ont certainement aidé à entrer dans l'univers de son film, à comprendre de l'intérieur le dénuement sur lequel se fonde son histoire, à se faire accepter des gens en compagnie desquels il l'a faite, si remarquablement, exister. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film espagnol d'Antonio Mendez Esparza. Avec Teresa Ramirez Aguirre, Pedro de los Santos Juarez (1h50).